

“ On vient de demander au gouvernement espagnol l'autorisation de faire des fouilles sur les bords du Douro, [rivière d'Espagne et de Portugal,) pour retrouver un dépôt qui y fut enfoui, dit-on, après la bataille de Salamanque. On dit que pendant cette fameuse retraite, une compagnie qui avait été chargée de la garde de plusieurs caissons, fut séparée du corps d'armée, et cernée par un parti tellement supérieur en nombre, que toute tentative de résistance était impossible. L'officier qui la commandait profita de la nuit pour faire enfouir les caissons par quelques-uns des soldats en qui il avait le plus de confiance ; puis, sûr que personne ne pourrait les découvrir, il ordonna à sa petite troupe de se disperser, afin que chacun tentât de s'échapper isolément à travers les lignes ennemies. On croit qu'ils ont péri. Ces caissons renferment, à ce qu'on dit, une somme d'or très considérable. Le gouvernement espagnol n'a pas voulu accorder l'autorisation demandée. ”

Adolphe s'écria d'une voix émue : “ Vous étiez à la bataille de Salamanque ; auriez-vous fait partie de cette compagnie ?—J'en faisais partie.—Vous savez où sont les caissons ?—Je suis un de ceux qui les ont enterrés, et seul, je crois, j'ai échappé aux balles de l'ennemi. ”

Adolphe ne tenait plus en place ; il bondit sur sa chaise.

“ Vous sauriez retrouver l'endroit ?—D'autant plus facilement que nous avons pris pour point d'alignement deux collines et deux rochers.—Eh bien, mon oncle, si vous voulez, le trésor est à vous. Quel besoin avez-vous d'autorisation ? il faut aller en Espagne, acheter le terrain, déterrer le trésor, l'apporter ici. Quoi de plus facile ? ”

En disant ces mots, Adolphe avait les yeux enflammés et la voix tremblante d'émotion. L'oncle lui répondit tranquillement : “ Je n'ai pas d'argent, et si, pour en obtenir de quelqu'un j'allais lui dire mon secret, qui sait ce qui résulterait de cette confidence ? ”

—Mon Dieu, mon oncle, s'écrie Adolphe en parcourant la chambre à pas précipités, il faudrait donc beaucoup d'argent ?—Oh ! oui... beaucoup, deux mille francs, pour le moins... Mais j'y pense, ajouta-t-il comme en se ravisant, ne pourrais-tu pas me procurer cette somme ?..... Tu crois que je plaisante ?... Oui, toi-même, Adolphe... mets-toi en état de trouver le trésor... je te le donne... Remets-moi chaque jour ce que tu économiseras par ton travail ;

quand les deux mille francs seront au complet, nous partirons tous deux pour l'Espagne.

—Oh ! mon oncle, dit Adolphe avec un soupir douloureux, je ne pourrai jamais ; qu'est-ce que c'est que les économies que peut faire un ouvrier ? c'est si peu de chose !...—Ne t'inquiète pas, je sais mieux compter que toi, et, grâce à la caisse d'épargne, tes petites économies grossiront plus vite que tu ne penses. ”

Adolphe, ivre de joie et d'espérance, et décidé à employer, s'il le fallait, dix ans et plus pour arriver à se procurer la somme demandée, quitta son oncle, après être convenu avec lui de garder sur cette affaire le plus profond secret.

Dès cet instant, Adolphe ne fut plus le même : soutenu par l'espérance, il se remit au travail avec ardeur.

Les premiers mois furent les plus pénibles. Le jeune relieur avait contracté des habitudes avec lesquelles il lui était bien difficile de rompre : la contrainte du travail lui était insupportable ; il fallait renoncer à cette mobilité capricieuse qui jusqu'alors avait dirigé toutes ses actions, surmonter la fatigue et le dégoût, résister aux instances de ces anciens amis de plaisir. Ce fut d'abord une tâche pénible : plus d'une fois le courage lui manqua, et il fut sur le point de retomber dans ses anciens désordres ; mais l'importance du but à atteindre le ranimait. En apportant au vieux sergent son salaire, qui augmentait de semaine en semaine, il éprouvait toujours comme un redoublement d'espérance qui retrempait son courage ; c'est un pas bien petit vers le but, mais enfin c'est un pas.

Bientôt le travail produisit son effet ordinaire, qui est de purifier le cœur et d'inspirer les bons sentiments. A mesure que la vie d'Adolphe devenait plus régulière, ses goûts prenaient une nouvelle direction. L'assiduité au travail pendant tout le jour lui rendait le repos du soir plus doux ; il trouvait dans la vie de famille un charme toujours nouveau : il pensait beaucoup moins au trésor promis par son oncle, mais il sentait mieux de jour en jour combien il était heureux auprès de ses excellents parents et de ses sœurs, si douces et si tendres, et il s'étonnait d'avoir pu vivre dans une dissipation qui l'éloignait d'eux.

Un soir, toute la famille était réunie comme d'ordinaire dans la chambre du vieux sergent. On parla du premier maître d'Adolphe, qui, après une vie honnête et laborieuse, venait de se retirer et allait vendre son fonds.